

vous ai souvent fait remarquer que le principe de la liaison des idées est le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond. Dans le temps même qu'on n'en remarquait pas l'influence, l'esprit humain lui devait tous ses progrès.

Mais on ne connaît pas la plus grande liaison des idées, et on la connaît mal, tant qu'on s'imaginera que les découvertes sont l'effet d'une grande imagination qui fait de grands efforts. C'est un préjugé qui ne peut que nuire aux jeunes gens qui sont nés avec des talens. Qu'ils sachent donc que toutes les découvertes se sont faites d'une manière fort simple, et qu'elles ne pouvaient pas se faire autrement. Je ne crois point diminuer par là le mérite des inventeurs ; car je suis très-convaincu que la simplicité dans l'art de raisonner, n'appartient qu'aux hommes de génie. Eux seuls savent procéder par les voies les plus simples ; cherchez comme eux et méfiez-vous de votre imagination.

CHAPITRE VII.

De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.

CHACUN sait que l'art ne doit pas paraître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s'assujétir à aucun ordre. Cependant, si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, et que l'art ne peut disparaître, que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

Il y a d'autres écrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et subdivisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre, plus ils sont secs, rebutans et difficiles à entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matière qu'ils

traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auraient exposé leurs pensées d'une manière si claire et si simple, que le lecteur les eût comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auraient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard; et nous jugeons naturellement de la peine qu'un écrivain a eue à s'exprimer, par celle que nous avons à l'entendre.

L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut jusque dans les ouvrages qui sont faits dans l'enthousiasme, dans une ode, par exemple: non qu'on y doive raisonner méthodiquement, mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà, ce me semble, en quoi consiste la force et toute la beauté de ce genre de poésie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement, ce n'est qu'autant qu'un auteur y met de l'ordre, qu'il peut s'apercevoir des choses qui ont été oubliées, ou de celles qui n'ont point été approfondies.

L'ordre nous plaît; la raison m'en paraît bien simple: c'est qu'il rapproche les choses, qu'il les lie, et que, par ce moyen, facilitant l'exercice des opérations de l'âme, il nous met en état de remarquer sans peine les rapports qu'il nous est important d'apercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit augmenter à proportion que nous concevons plus facilement les choses que nous sommes curieux de connaître.

Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois: cela dépend de certaines situations où l'âme se trouve. Dans ces momens de rêverie où l'esprit, trop paresseux pour s'occuper long-temps des mêmes pensées, aime à les voir flotter au hasard, on se plaira, par exemple, beaucoup plus dans une campagne que dans les plus beaux jardins. C'est que le désordre qui y règne, paraît s'accorder mieux avec celui de nos idées, et qu'il entretient notre rêverie, en nous empêchant de nous arrêter sur une même pensée. Cet état de l'âme est même assez voluptueux, surtout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois, par exemple, je lis Montaigne avec beaucoup de plaisir, d'autres fois j'avoue que je ne puis le supporter. Je ne sais si d'autres ont fait la même expérience ; mais, pour moi, je ne voudrais pas être condamné à ne lire jamais que de pareils écrivains. Quoi qu'il en soit, l'ordre a l'avantage de plaire plus constamment ; le défaut d'ordre ne plaît que par intervalles, et il n'y a point de règles pour en assurer le succès. Montaigne est donc bien heureux d'avoir réussi, et on serait bien hardi de vouloir l'imiter.

L'objet de l'ordre, c'est de faciliter l'intelligence d'un ouvrage. On doit donc éviter les longueurs, parce qu'elles lassent l'esprit ; les digressions, parce qu'elles le distraient ; les divisions et les subdivisions inutiles, parce qu'elles l'embarassent ; et les répétitions, parce qu'elles le fatiguent : une chose dite une seule fois, et où elle doit l'être, est plus claire, que répétée ailleurs plusieurs fois.

Il faut dans l'exposition, comme dans la recherche de la vérité, commencer par les idées les plus faciles, et qui viennent immédiatement des sens, et s'élever ensuite, par degrés, à des idées plus simples ou plus composées. Il me semble que si l'on saisisait bien le progrès des vérités, il serait inutile de chercher des raisonnemens pour les démontrer, et que ce serait assez de les énoncer ; car elles se suivraient dans un tel ordre, que ce que l'une ajouterait à celle qui l'aurait immédiatement précédée, serait trop simple pour avoir besoin de preuve. De la sorte on arriverait aux plus compliquées, et l'on s'en assurerait mieux que par toute autre voie. On établirait même une si grande subordination entre toutes les connaissances qu'on aurait acquises, qu'on pourrait, à son gré, aller des plus composées aux plus simples, ou des plus simples aux plus composées. A peine pourrait-on les oublier, ou du moins, si cela arrivait, la liaison qui serait entre elles faciliterait les moyens de les retrouver.

Mais pour exposer la vérité dans l'ordre le plus parfait, il faut avoir remarqué celui

dans lequel elle a pu naturellement être trouvée ; car la meilleure manière d'instruire les autres, c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen on ne paraîtrait pas tant démontrer des vérités déjà découvertes, que faire chercher et trouver des vérités nouvelles. On ne convaincrat pas seulement le lecteur, mais encore on l'éclairerait ; et en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même, on lui présenterait la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin on le mettrait en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il saurait toujours où il est, d'où il vient, où il va : il pourrait donc juger par lui-même de la route que son guide lui tracerait, et en prendre une plus sûre, toutes les fois qu'il verrait du danger à le suivre.

La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connaissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abstraites. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour

venir à celle de l'existence, ou par l'idée du point pour passer à celle du solide ? Les élémens des sciences ne seront simples et faciles, que quand on aura pris une méthode tout opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnaître cette vérité, c'est parce qu'ils se laissent prévenir par un usage que le temps paraît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'aurai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'œuvre aux yeux des savans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les géomètres même qui devraient mieux connaître les avantages de l'analyse que les autres philosophes, donnent souvent la préférence à la synthèse. Aussi, quand ils sortent de leurs calculs, pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célèbres, Descartes, Malle-

branche, Leibnitz et Locke. Le dernier est le seul qui ne fut pas géomètre ; et de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres !

Concluons que , si l'analyse est la méthode qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité , elle est aussi la méthode dont on doit se servir , pour exposer les découvertes qu'on a faites.

De tous les philosophes , le chancelier Bacon est celui qui a le mieux connu la cause de nos erreurs. Il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit , avaient été mal faites , et que , par conséquent , pour avancer dans la recherche de la vérité , il fallait les refaire. C'est un conseil qu'il répète souvent. Mais pouvait-on l'écouter ? Prévenu comme on l'était pour le jargon de l'école ou pour les idées innées , ne devait-on pas traiter de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain ? Bacon proposait une méthode trop parfaite , pour être l'auteur d'une révolution. Descartes devait mieux réussir , soit parce qu'il laissait subsister une partie des erreurs ,

soit parce qu'il ne semblait quelquefois en détruire , que pour en substituer de plus séduisantes.

Dans la première partie de cet ouvrage , nous avons expliqué la génération des idées ; dans la seconde , nous avons fait voir comment on doit conduire son esprit : c'est tout ce que renferme l'art de penser.

FIN.